

Du *Cours de linguistique générale* au saussurisme d'aujourd'hui

Entretien avec François Rastier

par Luis de la Peña et Marcos J. González

— à paraître en espagnol dans De la Peña, Luis, ed., (2016)

Efecto Saussure: a cien años de la publicación del Curso de Lingüística General, Mexico, ENAH.

1.- À cent ans de la première édition du *Cours de linguistique générale (CLG)*, quelle est selon vous son importance et quelle fut son incidence sur le contexte intellectuel et académique de l'époque ?

Le *CLG* a eu une importance considérable : (i) Il a maintenu vivant le nom de Saussure — qui sans lui ne serait plus connu que des seuls spécialistes de la linguistique historique et comparée et des historiens des idées linguistiques. (ii) Il a permis de diffuser quelques-unes de ses thèses “radicales”, comme celle la non-pertinence de la référence — alors même que la sémantique occidentale a toujours été référentielle et le reste pour une grande part.

Cependant, après un siècle, il a sans doute épuisé sa “mission historique”, pour des raisons convergentes.

(i) Il s'agit d'un ouvrage apocryphe et posthume, compilé à partir de notes d'étudiants par des collègues qui n'avaient pas assisté à ses cours. Personne n'accepterait de voir sa pensée jugée à partir d'un tel document, d'autant moins que dans un cours universitaire on ne doit ni ne peut guère dire le fond de sa pensée : par exemple, les recherches textuelles de Saussure sur les anagrammes et les corpus mythiques, recherches novatrices qui l'ont occupé pendant une décennie à la fin de sa vie en restent absentes. Enfin, on a relevé de nombreuses manipulations éditoriales, de bonne ou mauvaise foi, peu importe, qui faussent la compréhension de la pensée saussurienne, même si les simplifications didactiques qui les accompagnent ont beaucoup fait pour le succès académique du *CLG*.

(ii) Un énorme travail a été conduit depuis plus d'un demi-siècle sur les textes autographes de Saussure, dont la plupart n'ont pas été publiés : on doit impérativement en tenir compte, même pour relire le *CLG*. Une discipline qui ne sait pas lire ses textes fondateurs me semble condamnée.

Je rejoins ici Pierre Frath, dans un compte rendu d'un collectif sur *L'essence double du langage* : « Curieusement, le *CLG* a fini par occulter les textes authentiques de Saussure publiés de son vivant et après sa mort. Sa réputation s'est construite sur un livre qui n'est finalement pas de lui, et avec lequel il aurait sans doute été largement en désaccord. Les rares chercheurs ayant étudié les travaux autographes du maître genevois à partir des années cinquante n'ont pas manqué de signaler nombre d'incohérences et d'erreurs dans le *CLG*, mais leurs remarques sont restées sans écho. C'est d'autant plus surprenant qu'une lecture attentive du *CLG* est assez perturbante pour tout linguiste un peu chevronné, car on y perçoit nettement nombre de faiblesses. On se dit alors que certains éléments ont dû échapper à Bally et à Sechehaye, ce qui n'est guère surprenant vu l'ampleur et l'originalité de la pensée saussurienne telle qu'elle apparaît dans les *Écrits de linguistique générale* (ELG). / Car Saussure n'est pas que le père fondateur de la linguistique moderne à travers un texte apocryphe ; il est véritablement un auteur en avance sur son temps, créatif et original, dont les idées, si elles étaient enfin comprises et mises en œuvre, pourraient donner à notre

discipline un élan qui lui manque cruellement depuis quelques décennies. » (*Les langues modernes*, à paraître).

Rappelons que les linguistes de la tradition saussurienne se sont appuyés principalement sur les publications de Saussure, notamment sur son *Mémoire* et les autres écrits réunis en volume en 1922.

Les manuscrits autographes ont été consultés par Bally et Sechehaye qui affirment cependant dans leur préface au *CLG* qu'ils n'y ont rien trouvé d'intéressant (et cette opinion semble être demeurée bizarrement dissuasive). Ils sont disponibles aux chercheurs depuis plus d'un demi-siècle à la Bibliothèque Publique de Genève. Un autre lot, acheté par Jakobson, se trouve à la bibliothèque de Harvard. L'essentiel de ce qui concerne la linguistique générale a été publié dès 1974 par Engler dans le second tome de son édition critique du *CLG*. Les éléments majeurs se trouvent déjà dans les notes très riches de l'édition du *CLG* procurée par De Mauro en 1971.

Cela dit, la découverte fortuite des manuscrits de l'Orangerie en 1996 a apporté des nouveautés décisives qui rendent désormais impossible de s'en tenir au *CLG*, fût-il copieusement annoté.

Certes, quand les *Écrits* sont parus en 2002, certaines voix académiques ont proclamé qu'ils n'apportaient rien de nouveau, et que Saussure restait dépassé. Tout un courant énonciativiste et inspiré par la pragmatique réduisait en effet Saussure à la linguistique de la langue, en s'appuyant sur la dernière phrase du cours qui évoque la langue "en elle-même et pour elle-même", formule inspirée de Bopp que Bally et Sechehaye attribuent frauduleusement à Saussure, alors qu'il est le premier à dire qu'il faut construire une linguistique de la parole. En établissant le *CLG*, Bally a d'autant plus volontiers gommé cet aspect qu'il a fait ensuite sa carrière scientifique sur ce thème.

Toutefois, dans la critique de cette position "céelgiste" qu'on lui attribue à tort, Saussure va bien plus loin que ceux qui prétendent l'avoir dépassé.

Vingt ans ont passé et des dénis persistent sous des formes plus ou moins euphémiques. On commémore la parution du *CLG* et non la découverte de *De l'essence* ; on déclare dans une conférence invitée à un colloque international que Saussure "n'est pas le non-auteur du *Cours*"...

Un doute reste répandu, sans doute parce que dans un monde académique autosatisfait, beaucoup s'épouvantent discrètement de la radicalité saussurienne. Ainsi Oswald Ducrot s'interrogeait-il jadis : « Peut-on ne pas trahir Saussure ? [...] Peut-être Saussure ne doit-il servir que de mise en garde perpétuelle, impossible à ne pas transgresser. C'est la mauvaise conscience des linguistes, comme Socrate est celle des philosophes ». Dans cette réflexion désabusée¹, la comparaison avec Socrate fait de Saussure un paradoxal éducateur, un moraliste plutôt qu'un savant.

Si comme Socrate il est « sans œuvre », ou du moins si son œuvre reste problématique, les principes de sa singularité intellectuelle n'ont guère été compris. Après avoir réduit la pensée saussurienne à un dogme, on convient volontiers qu'il faut dépasser Saussure. Mais si dogme il y a, il se trouve dans le *CLG*, qui n'énonce son propos qu'en l'affaiblissant. Qu'ils les instaurent ou les contestent, les dogmes en effet sont l'œuvre des disciples et non des maîtres.

On a aujourd'hui dépassé les simplifications des rédacteurs *CLG* et l'histoire du saussurisme se confond d'ailleurs avec ce dépassement.

L'essentiel est ailleurs : l'énergie du projet saussurien reste intacte, et c'est à nous de la mettre à profit.

¹ Ducrot, Les topoï dans la « Théorie de l'argumentation dans la langue », in Plantin, C., éd. *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, 1993, p. 248, n. 7.

2.- Si nous parlons d'effet comme de l'impact ou du mouvement engendré par toute œuvre nouvelle ou polémique, comment décririez-vous l'effet Saussure sur la pensée contemporaine ?

Le retentissement de la pensée saussurienne semble immense, et bien des auteurs les plus cités du siècle passé s'y sont référés, de Lacan à Derrida, sans oublier Bourdieu ou Foucault. À y regarder de plus près, des mécompréhensions majeures ont accompagné ce succès.

Notamment, la réduction du signe au seul signifiant emprunte deux voies opposées mais cependant complémentaires : la voie déconstructive, ouverte par Lacan puis Derrida et la voie formelle sur laquelle s'appuie la théorie logico-symbolique des disciplines de l'information.

Alors que l'idéalisme traditionnel avait fait prévaloir le signifié sur le signifiant, une paradoxale apothéose du signifiant a commencé en 1955 avec un célèbre séminaire où Lacan se recommande de Saussure pour démembrer la dualité entre signifiant et signifié. Il sépare les deux « faces » du signe, ce qu'exclut pourtant explicitement Saussure, ne serait-ce que par la célèbre comparaison de ces deux faces avec le recto et le verso d'une feuille de papier. Pour cela, il pose que le trait plein qui dans le *Cours* figure (abusivement, car sans source autographe connue) la distinction des deux « faces », est une « barre de signification » qu'il prend pour une barre de fraction (!), ce qui entravera ensuite durablement la réflexion de ses disciples ou successeurs, même critiques comme Jean Laplanche. Bref, « le signifiant existe en dehors de toute signification » (*Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p. 498), affirmation ontologisante exactement contradictoire avec la position saussurienne. Le propos antinomiste s'affirme dans la représentation figurée où Lacan place le signifiant *au dessus* du signifié. Pour en finir avec le sens, Lacan affirme enfin : « Plus il ne signifie rien plus le signifiant est indestructible » (*Séminaire III*, Paris, Éditions du Seuil, 1981, p. 210), ce qui concorde avec sa thèse que le langage est « dénué de signification » (« Symbolique, imaginaire, réel », *Bulletin interne de l'Association française de psychanalyse*, Paris, 1953, p. 407). Cette conclusion l'est donc aussi, mais peu importe : cette définition délirante du langage convient certes à certaines psychoses, puisque les décompensations psychotiques qui produisent une sorte de déchaînement du signifiant, où « le signifiant et le signifié se présentent sous une forme complètement divisée » (Lacan, 1981, *op. cit.*, p. 288, 289).

Derrida reprend et radicalise la séparation lacanienne entre les faces du signe : il la nomme un *hymen*, en un sens plus virginal que nuptial. En glorifiant le signifiant, Derrida redoublera l'opération lacanienne au sein de l'expression pour dénoncer le « logocentrisme » de Saussure et de la linguistique structurale. Il emprunte subrepticement ce concept au graphologue nazi Ludwig Klages, pour éliminer la voix au profit de la lettre. Cette lettre n'a évidemment rien de littéral ni de philologique, car il revendique une lecture de Saussure qui ne tienne aucun compte des sources manuscrites (répertoriées et présentées en partie par Godel dix ans auparavant). Il rejoint là, par d'autres voies, l'autre extrême, celui des théoriciens positivistes qui font du signe une simple marque matérielle (*ink on paper*).

Lacan puis Derrida ont ainsi « déconstruit » le concept de signe avec la dualité signifiant/signifié. Derrida peut conclure dans *Glas* : « Les glas, tels que nous les aurons entendus, sonnent la fin de la signification, du sens et du signifiant. » (Paris, Galilée, 1976, p. 39)².

² La déconstruction de Saussure et du concept de signe consiste en une manipulation d'autant plus délibérée que Derrida légitime pleinement le *Cours de linguistique générale*, texte inauthentique rédigé par des collègues de Saussure et paru sous son nom trois ans après son décès : « Jusqu'à quel point Saussure est-il responsable du *Cours* tel qu'il a été rédigé et donné à lire après sa mort ? La question n'est pas neuve. Faut-il préciser que, ici *du moins*, nous ne pouvons lui accorder aucune pertinence ? Sauf à se méprendre profondément sur la nature de notre projet, on aura perçu que, nous souciant fort peu de la pensée *même* de Ferdinand de Saussure *lui-même*, nous nous sommes intéressés à un *texte* dont la littéralité a joué le rôle

Il ne s'agit pas là seulement d'une méconnaissance de Saussure et du structuralisme, mais d'une volonté affichée d'en finir avec toute scientificité et toute rationalité, au motif, comme l'affirmait Heidegger, que « la science ne pense pas ». Le structuralisme n'aura été dans l'affaire qu'un épouvantail bien commode.

Bref, le nom de Saussure et quelques passages déformés du *CLG* ont été instrumentalisés pour récuser l'entreprise même de la sémiotique et des sciences de la culture.

3- Après la découverte du manuscrit *De l'essence double du langage* en 1996, quelle est l'actualité de la pensée et de l'oeuvre légitime de Saussure ?

Cette découverte impose une relecture de l'ensemble du corpus saussurien, *CLG* compris, car elle en modifie l'économie. Si l'on se plaît aux commémorations, il n'est pas moins nécessaire de fêter le centenaire du *CLG* que les vingt ans de cette découverte³.

Rappelons que bien des problèmes débattus à partir du *Cours*, comme celui l'arbitraire du signe, la séparation entre signifiant et signifié (tel qu'elle est figuré dans le célèbre schéma), le statut du concept, n'ont pas de pertinence chez Saussure : le mot même de *concept* est absent des *ELG*, la séparation est contredite par les écrits autographes, l'arbitraire du signe y est à peine mentionné.

En revanche, des problèmes majeurs posés par Saussure, comme la typologie des parties du discours, l'incohérence de la terminologie linguistique, la théorie des points de vue, celle des dualités (que l'on a confondues avec des dichotomies) n'ont pas été aperçus par les rédacteurs du *Cours*. Evitant tout ce qui fait la complexité du langage, ils ont préféré s'en tenir à un plan scolaire, celui de la tradition grammaticale.

Bref, la dimension critique de la pensée saussurienne n'a pas été comprise, ou a été effacée, pour ne retenir que ce qui semblait compatible avec un cadre académique.

que l'on sait depuis 1915, fonctionnant dans un système de lectures, d'influences, de méconnaissances, d'emprunts, de réfutations, etc. Ce que l'on a pu y lire — et aussi bien ce que l'on n'a pu y lire — sous le titre de *Cours de linguistique générale* nous importait à l'exclusion de toute intention cachée et « véritable » de Ferdinand de Saussure. Si l'on découvrait que ce texte en a occulté un autre — et l'on n'aura jamais affaire qu'à des textes —, et l'a occulté dans un sens déterminé, la lecture que nous venons de proposer n'en serait pas, du moins par cette seule raison, infirmée. Bien au contraire » (*De la grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, p. 107, n. 38). Derrida se permet de donner une date fautive, puisque seule sa lecture importe ; le parti-pris souverain de l'interprète justifie l'interprétation, non le texte, dont l'authenticité n'a plus aucune pertinence dès lors qu'il est réduit à un prétexte.

³ Voici pour information l'argument d'une journée d'études qu'Astrid Guillaume et moi avons organisée en mai 2016 à la Sorbonne : « Vingt ans après la découverte des manuscrits dits de l'Orangerie, notamment *De l'essence double du langage*, il est temps de faire le point, de mesurer le chemin parcouru et d'évaluer les perspectives qui s'ouvrent. Le saussurisme s'était édifié pour l'essentiel à partir du *Cours de linguistique générale*, dont on célèbre cette année le respectable centenaire. Or la publication de nouveaux documents en 2002 a fait paradoxalement de Saussure un auteur de ce siècle, car ils dépassent les critiques adressées jadis au *Cours* par les post-structuralistes et les déconstructeurs. Loin des condamnations rituelles d'un structuralisme fantasmé, ils ont permis de reconsidérer et d'approfondir la problématique saussurienne en linguistique, si bien que l'on a pu parler de néo-saussurisme. Les nouveaux développements théoriques et descriptifs intéressent bien entendu la méthodologie de l'analyse grammaticale mais aussi la sémiosis, les formes sémiotiques, les styles, genres et discours. Outre bien sûr la linguistique, des disciplines et champs de recherche comme la stylistique, les études littéraires, les humanités numériques, la sémiotique des cultures et plus généralement l'ensemble des sciences humaines et sociales sont intéressées par le nouvel essor du saussurisme, qui contribue à un projet fédérateur ».

Si malgré tout des auteurs majeurs comme Hjelmslev, Coseriu ou Benveniste ont restitué à partir du *Mémoire* et de sources annexes souvent lacunaires des traits importants du projet saussurien, une routine s'est si bien installée que depuis la découverte de *L'essence double*, rien ne semble avoir changé.

Il faut bien reconnaître que tirer les conséquences qu'appelle la pensée de Saussure exposerait à des "révisions déchirantes" et troublerait le train-train grammatical : alors que Saussure rompt avec l'ontologie, comment par exemple maintenir la typologie des parties du discours, fondée sur l'ontologie aristotélicienne et restée inchangée de Denys le Thrace jusqu'à Chomsky? Partout, on crée des "ontologies" en distinguant les noms et les verbes, alors que maintes langues, et non des moindres, comme le chinois n'ont pas d'opposition verbo-nominale ...

Privés des attendus ontologiques qui les sous-tendent, bien des problèmes grammaticaux se dissiperaient ou deviendraient caducs. Ce serait une libération, car dans son activité critique, une science avance en se privant de faux problèmes et de concepts inadéquats.

Or, comme le dit Pierre Frath, Saussure « est véritablement un auteur en avance sur son temps, créatif et original, dont les idées, si elles étaient enfin comprises et mises en œuvre, pourraient donner à notre discipline un élan qui lui manque cruellement depuis quelques décennies. » (*op. cit.*).

4.- Quelles lignes de recherche se sont développées en relation avec le retour aux textes de Saussure et/ou "néosaussurisme"?

Il faut relire Saussure, et pour cela renouer avec la philologie et l'herméneutique, ce dont la linguistique a bien besoin.

Distinguons deux nécessités complémentaires : le retour aux textes (et d'abord leur établissement !) et d'autre part l'exploitation des idées saussuriennes dans la linguistique en train de se faire. Même si elle le conditionne en partie, la philologie des textes saussuriens ne se confond pas avec le saussurisme ou le "néo-saussurisme". On a appelé "néo-saussurisme" le saussurisme informé par les textes découverts en 1996. Je ne me chargerai d'établir des distinctions entre anciens et nouveaux, mais il reste que des travaux descriptifs qui ne se réfèrent pas explicitement à Saussure mettent en œuvre les principes que sa réflexion a dégagés — voir par exemple les travaux Nunzio La Fauci en syntaxe et morphologie des langues romanes.

Il faut bien reconnaître que la plupart des paradigmes contemporains sont des géants théoriques et des nains descriptifs : c'est dans le domaine oublié de la méthodologie que Saussure apporte une exigence radicale.

La linguistique s'est constituée en science voici un peu plus de deux siècles en intégrant et en dépassant la grammaire d'une part, mais aussi en rompant avec la philosophie du langage, dont les réflexions restaient spéculatives. Ni la grammaire ni la philosophie du langage ne prenaient la diversité des langues comme objet, et voici que cet objet scientifique nouveau se voit pourvu d'une méthode propre, comparative et historique. Elle est partagée par toutes les sciences de la culture qui se forment dans la même période (anthropologie, histoire des religions, littérature comparée).

Permettez-moi d'insister sur cette méthode : elle est constitutive pour des disciplines qui se fixent pour objectif de décrire la diversité humaine.

C'est pourquoi la philosophie du langage ne peut rien leur apporter : elle est anhistorique et ne tient pas compte de la diversité des langues (ni même des cultures). Elle a inspiré et pénétré par diverses voies les grammaires universelles qui s'appuient sur des affirmations massives et souvent péremptoires sur l'esprit humain.

En revanche, Saussure se situe aux antipodes de la philosophie du langage contemporaine – qui ne se réfère presque jamais à la linguistique, ignore les concepts de morphème et de phonème, etc. D'où une foule de faux problèmes, comme celui de la référence, que le saussurisme a pourtant dissipés de longue date.

Saussure n'entend rien fonder, mais approfondir une discipline qui existait depuis un siècle, pour la pourvoir d'un fondement méthodologique assuré.

(i) Il le trouve dans sa théorie de la sémiotique qui refonde complètement la notion même de signe et dont le gentil petit signe du *Cours de linguistique générale* ne donne qu'une image tout à la fois fautive et sommaire, d'ailleurs sans source manuscrite.

(ii) Il le trouve dans sa théorie des dualités exposée décisivement dans *De l'essence double du langage* : elle dépasse ce qu'on appelait (à tort) les dichotomies saussuriennes.

(iii) Cela ne devint possible que parce qu'il a rompu décisivement avec l'essentialisme traditionnel (qui informait les théories de la référence et de la signification), pour permettre une conception purement différentielle des « entités » linguistiques.

La portée de ce dispositif lui permet en outre de concevoir une sémiotique générale et comparée⁴. Ainsi, la plupart des dualités sont-elles valides pour d'autres sémiotiques que les langues. Une telle sémiotique est plus que jamais nécessaire dans le monde « multimédia ».

4.- Dans votre nouveau livre, *Saussure au futur* (Les Belles Lettres, 2015) quelle est l'argument principal ?

Cet essai relève en apparence de l'histoire des idées linguistiques et de l'épistémologie ; mais comme vous l'avez justement remarqué, il indique plusieurs directions de recherche présentes et j'espère futures : elles ont trait notamment à la linguistique de corpus et à la sémiotique multimédia.

Il convient de replacer la question de la sémiotique au centre de la recherche, alors que la réflexion proprement sémiotique a proprement disparu de la linguistique. Or nous avons besoin non seulement d'une sémiotique des textes et des corpus, mais même des signes linguistiques : par exemple, comment fonctionne un signe de ponctuation ? (la question semble saugrenue, alors qu'aucune grammaire formelle ne dit mot des ponctèmes, qui comptent pourtant pour 20% des chaînes de caractères).

Bref, la linguistique et les autres sciences de la culture ont besoin d'un projet fédérateur, sans quoi elles s'enfonceront dans l'anecdote et seront – elles sont déjà — sommées de se dissoudre dans les disciplines de la cognition et de la communication.

Au-delà d'une nécessaire relecture de Saussure, c'est donc l'approfondissement du projet épistémologique de nos disciplines qui importe.

5.- François Dosse a intitulé le second tome de son *Histoire du structuralisme*, “Le chant du cygne”, en faisant référence à la déchéance du structuralisme. Considérez-vous que le structuralisme a perdu sa force comme courant théorique et comme méthode?

François Dosse est un journaliste. Il reprend l'historiographie convenue qui ferait du structuralisme un courant de pensée qui se développerait à la fin des années 1950 pour se voir périr par le “post-structuralisme” du début des années 1970. En fait, le structuralisme connaît une apogée dans l'entre-deux-guerres – et le saussurisme qui s'est développé depuis un siècle y a pris une grande part.

⁴ Il ne s'agit pas de « la vie sociale » comme l'écrit le *Cours*, mais « des sociétés » selon les manuscrits.

La confusion s'est installée. Chomsky a récusé comme "structuralistes" les distributionnalistes américains dont il a pourtant repris les attendus (les "boîtes" de Hockett sont de fait des arbres syntaxiques), mais ces prétendus structuralistes n'ont pas de lien précis avec le saussurisme.

À l'opposé, la déconstruction a milité pour l'incompréhension et le rejet de principe de toute scientificité : dès 1966, Derrida entend bien en finir avec le concept même de vérité.

En fait le structuralisme reste mal connu et je me félicite qu'à l'occasion du 90ème anniversaire de sa fondation, le Cercle linguistique de Prague consacre ce mois d'octobre 2016 un colloque international au passé et à l'avenir du structuralisme.

On le présente à bon droit comme le primat des relations sur les termes (ce qui met fin à la tradition ontologique). Soit, mais la nature des relations ne se réduit pas au binarisme phonologiste qui informe la lecture du *CLG* par Jakobson : il n'a pas saisi le caractère radicalement nouveau des dualités saussuriennes – ni ce qu'elles peuvent apporter à la *dialectique de la culture* (je fais allusion ici à la *Dialectique de la nature* de Engels).

Il reste à reconnaître et à décrire la légalité propre au monde sémiotique : les formes symboliques selon Cassirer peuvent être décrites comme des systèmes de signes. Cela suppose un patient travail d'objectivation qu'appellent et permettent les amples corpus déjà accumulés à grands frais — alors même que les décideurs suppriment les postes des chercheurs capables de les lire et de les exploiter.

6.- Quelles sont les fonctions de L'Institut Ferdinand de Saussure et de la revue électronique *Texto!* ?

L'Institut est une société scientifique fondée en 1999 à l'initiative qui développe trois programmes : (i) Philologie et herméneutique des textes saussuriens (voir le recueil *Saussure*, édité par Simon Bouquet, Paris, L'Herne, 2003) qui publie les actes du premier colloque international de l'Institut ; (ii) Sémantique des textes ; (iii) Sémiotique des cultures (voir le collectif *Une introduction aux sciences de la culture*, Paris, PUF, 2002, qui recueille les actes du deuxième colloque international).

La revue électronique *Texto! Textes et cultures* (texto-revue.net, fondée en 1995, donc avant le déluge numérique) privilégie aussi ces trois domaines de recherche.

7.- Que pensez-vous de l'impact de l'oeuvre de Saussure en Amérique latine et au Mexique?

En Amérique latine et au Mexique, l'intérêt pour la linguistique historique et comparée ne s'est pas démenti. Des auteurs comme Pottier et Coseriu sont bien connus et les grammaires universelles nord-américaines ne sont pas parvenues à imposer leur hégémonie. Les problématiques philologique et herméneutique sont toujours légitimes. Aussi Saussure échappe-t-il mieux qu'ailleurs à l'ignorance académique ; il n'est pas un simple nom associé à quelque stéréotype (je pense à un collègue des USA qui me disait : "Saussure? The Sign guy?").

8.- Récemment nous avons eu affaire à des textes polémiques qui considéraient un auteur selon une perspective nouvelle, et des courants théoriques issus d'une nouvelle lecture (ou une relecture moins dogmatique) d'auteurs classiques. Croyez-vous exagéré de considérer Saussure comme un philosophe?

Sur un corpus établi, les points de vue nouveaux sont bienvenus – ou devraient l'être. Sur un corpus qui ne l'est pas encore, l'intégration de textes nouveaux peut imposer de modifier l'ensemble des lectures. La situation des questions change irrévocablement. C'est par exemple le cas depuis 2014 avec la publication des premiers tomes des Cahiers noirs au sein de la *Gesamtausgabe* de Heidegger.

C'est à mon avis le cas depuis 2002 avec la publications des *Écrits de linguistique générale* de Saussure qui font bien de lui un auteur du XXI^e siècle.

9.- Si dans vingt ans quelqu'un disait : “ Rastier fut un sémioticien distingué qui mit fin au conflit de la nomenclature scientifique entre la sémiotique et la sémiologie”, qu'en penseriez-vous ?

Cette perspective mémorable ou commémorative ne me préoccupe guère. La distinction terminologique entre *sémiotique* et *sémiologie* est caduque depuis 1969, quand l'Association internationale de sémiotique a choisi l'usage anglo-saxon, hérité de Locke : *semiotics*.

En revanche, il convient de réaffirmer que la sémiotique n'est pas une branche de la philosophie, ni une philosophie des signes. C'est bien un projet scientifique, et Saussure n'est pas un philosophe, mais un linguiste qui réfléchit, ce qui n'est pas discourtois.

Depuis les développements des sciences de la nature, physique comprise, la philosophie de la nature a perdu toute légitimité : elle laisse la place à une philosophie de ces sciences. Il doit en aller de même pour les sciences de la culture. La philosophie des signes et la philosophie du langage sont caduques depuis la formation de la linguistique historique et comparée et des autres sciences de la culture — de même, l'essor des sciences physiques a périmé les philosophies de la nature. C'est un des mérites de Cassirer d'avoir consacré à la linguistique (et non au langage tel que le conçoivent les philosophes) le premier tome de sa *Philosophie des formes symboliques*, qui reste fondamentale pour les sciences de la culture.

Bien entendu, Saussure a une culture épistémologique ; son projet a une grande portée philosophique, mais pour une philosophie de la linguistique et de l'ensemble des sciences de la culture.

10.— Quelles sont les relations entre la pensée de Saussure et d'autres penseurs, par exemple, Heidegger. Est-ce la pensée de Saussure une pensée révolutionnaire?

Saussure n'est pas un “penseur” au sens heideggérien : pas de posture prophétique ni de stratégie médiatique, pas d'ascendant sectaire sur des disciples, pas de mépris pour les sciences ni d'air de supériorité, pas de jargon, mais un effort constant de clarté. On peut bien entendu considérer sa lecture comme un excitant intellectuel – au même titre que divers essayistes ou philosophes ; mais ce serait grandement limiter son projet.

Il propose d'une part une refonte générale des catégories linguistiques et de la méthodologie de la discipline. Cette refonte est hélas restée programmatique, si bien que ses adversaires, les néogrammairiens l'ont emporté et que leurs héritiers théoriques entendent bien déterminer les paradigmes dominants, qu'ils soient cognitifs ou communicationnels.

En outre, cette refonte conduit à la constitution d'une sémiologie : non pas une théorie classificatoire des signes, comme dans la tradition philosophique, mais une sémiotique des cultures historique et comparée.

Ce champ scientifique doit être fédératif – l'échec des sémiotiques universelles et spéculatives peut en convaincre — et la sémiotique devient alors un organon pour les sciences de la culture. Le structuralisme européen, largement inspiré par le saussurisme, a préfiguré cette vocation.

La contribution de la pensée de Saussure, telle qu'elle est articulée dans *De l'essence*, est double :

1/ Une théorie de l'appariement méthodique entre expression et contenu (la sémiosis) qui singularise les signes et plus généralement les objets culturels et permet de définir le niveau sémiotique des pratiques sociales.

2/ Une théorie non objectiviste de l'objectivation, telle que les objets ne sont évidemment pas donnés (puisqu'ils ne préexistent pas aux relations qui les définissent entièrement) mais contruits par la méthodologie critique. Cela est évidemment intolérable pour le scientisme ordinaire.

11.- Enfin pour éclaircir certains doutes de nos jeunes collègues, que pensez-vous être le rôle actuel des humanités et des sciences sociales face aux conflits menaçants suscités par la globalisation, la financiarisation et le pouvoir des médias ?

Par leur volonté de restituer la complexité, par leur méthodologie, les sciences de la culture sont comme les autres sciences porteuses d'une exigence critique. Elles sont donc les premières à être asservies, éliminées ou interdites par les régimes tyranniques.

Le réquisit de rationalité, la volonté d'objectivation paraissent révolutionnaires à une époque où le déni climatique et environnemental, le révisionnisme historique, le complotisme, font l'ordinaire de bien des médias.

Plus que jamais, le "fact-checking" est nécessaire, alors que les politiques, de Poutine à Duterte ou Trump ne se donnent même plus la peine d'argumenter leurs mensonges. Si nous ne voulons pas un monde de la "post-vérité" (j'adapte ici la formule d'un politiste nord-américain, en 2010, à propos d'un débat parlementaire sur l'environnement).

Et quand bien même nous irions à la catastrophe en raison de ces mensonges, il serait dommage que l'espèce humaine, après tant d'autres, disparaisse sans avoir été décrite.

Quelques références indicatives

Simon BOUQUET (2014) *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot, seconde édition.

François RASTIER (2015) *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres - Encre marine.

François RASTIER, éd. (2016) *"De l'essence double du langage" et le renouveau du saussurisme* (nouvelle édition revue et corrigée d'*Arena Romanistica*, n° 12, Bergen, 2013), ISBN 978-2-35935-160-6. Contributions de Marie-José Béguelin, Simon Bouquet, Tullio De Mauro, Giuseppe D'Ottavi, Ludwig Jäger, Kazuhiro Matsuzawa, Régis Missire, François Rastier, Jürgen Trabant, Arild Utaker.

Arild UTAKER (2016) *La Philosophie du langage. Une archéologie saussurienne* (réédition de Paris, PUF, 2002), ISBN : 978-2-35935-125-5. »